

Variété – Les nègres et nous

M. PORTA (*L'Impartial*, vol. 47, n° 14 178, 29 mars 1927, p. 1-2)

Suisse

L'Impartial est un journal suisse francophone créé à La Chaux-de-Fonds en 1881 par deux frères, Paul et Alexandre Courvoisier, appartenant à une famille d'éditeurs et d'imprimeurs. Le journal se veut « complètement étranger aux luttes de partis », comme l'indique un numéro spécimen du 27 décembre 1880, quelques jours avant le numéro 1 officiel, daté 1^{er} janvier 1881. La première partie de cet article tranche par rapport à la production habituelle de cette époque par la lucidité ironique avec laquelle sont présentés l'esclavage et le colonialisme. En revanche, la catégorie de la race subsume toujours celles de l'origine et *a fortiori* de la culture : l'Afro-Américaine Joséphine Baker représente une incarnation de l'Afrique, elle-même lieu d'élection naturelle de la négrité.

Entre les nègres et nous, il y a maintenant le jazz, le charleston, le black-bottom¹ et quelques autres motifs analogues d'amitié et de parentage. Parce qu'ils se sont enfin décidés à répondre à nos avances, et voilà leur réponse, écrit M. Porta dans la *Tribune de Lausanne*.

Des siècles durant, il faut bien le dire, les rapports entre eux et nous avaient commencé par être un peu tendus. Ils nous connurent d'abord, nous, les blancs, comme négriers, ce qui n'était pas pour nous rendre sympathiques. Ensuite, un peu moins féroces, mais tout aussi péremptoires, comme colonisateurs. Ce fut la seconde ruée de notre monde sur le leur. On ne les traquait ni ne les massacrait plus systématiquement : on se partageait simplement leur pays, leur permettant au surplus d'y rester, en payant de justes taxes. Après quoi,

¹ Le black bottom, le charleston, le blues (considéré à cette époque comme une danse), le fox-trot, le one-step, le two-step, la samba, la scottiche et le shimmy sont les principales danses à la mode durant les années 1920.

nous leur envoyâmes des missionnaires. Histoire de les rassurer, de les consoler, de les apaiser. De leur dire : « Vous ne nous valez ni comme croyance, ni comme intelligence, ni comme force et organisation matérielles, et c'est pour cela que, en bonne justice, nous avons fait main basse sur vos territoires. Mais maintenant que l'affaire est réglée, nous n'avons plus de raisons de ne pas vous avouer qu'au fond nous sommes frères, puisque nous avons le même Dieu, vous et nous. Dépêchez-vous donc de croire en Lui et de l'adorer ».

L'Afrique ne répondait rien. Pendant des siècles, elle n'a pas répondu, suffisamment occupée à voir venir et envahir son sol, ces Blancs étranges, brandissant tour à tour la carabine ou la Bible, les uns fournisseurs d'alcool, les autres de remèdes et de prières.

Elle tâchait de ne pas trop se laisser entamer ; c'était tout ce qu'elle pouvait faire. De ses quelque 130 millions de nègres, quelques dizaines de milliers, sur les côtes et autour des stations, obéissaient à la voix des missionnaires : les autres, à l'intérieur, continuaient la vie des ancêtres, les femmes pilant le mil en portant leur progéniture sur le dos, les hommes mimant des danses guerrières, tatoués, armés de longues lances.

La vraie connaissance, la vraie pénétration réciproque, ça date de la Grande Guerre. Parce que leurs protecteurs leur ont fait l'honneur de les convoquer à venir se faire tuer sur nos champs de bataille. Ce qu'ils ont fait, en immenses bandes. Cependant quelques-uns, qui ne réussirent pas à mourir, retournèrent dans leurs tribus et contèrent tout ce qu'ils avaient vu au cours de leur inoubliable randonnée en pays blancs : les grandeurs, l'héroïsme, et aussi la fête. Et par ces récits, enfin, l'Afrique a commencé à vraiment comprendre ; et maintenant, souriante, la voix qui vient à nous.

Souriante, d'un bon sourire complice, — « Cette fois, nous sommes au fait. Somme toute, vous êtes des hommes comme nous. Vous vous êtes entredéchirés, comme nous le faisons nous-mêmes. Et puis, à cette heure, vous fêtez la grande bamboula² de la paix retrouvée ; voilà qui nous va, à nous aussi ! Vos missionnaires ne nous avaient pas tout dit, ou plutôt ils ne représentaient qu'une partie d'entre vous, une minorité. Nous avons

² La bamboula est une danse exécutée sur des musiques de percussions, dont les premiers exemples ont été repérés à Haïti, au milieu du XVIII^e siècle. Dans la France de 1919, le terme désigne par extension une fête désordonnée. En traversant l'Atlantique, il s'est chargé de connotations racistes, notamment de l'idée que la notion d'organisation et de maîtrise de soi est étrangère aux Noirs.

cru toute l'Europe en prière ; nous savons maintenant que, quand elle ne se bat pas, l'Europe danse, surtout. Chic, parce que nous adorons la musique et la danse, nous aussi. Nous allons vous envoyer nos artistes : vous verrez ça ! »

Est venu alors ce renouvellement, ce changement total dans la situation. Nous ne faisons auparavant qu'exporter ; aujourd'hui, la balance exportation-importation s'égalise. On a pris contact, on s'est tâté mutuellement ; on sait où l'on va. Nous continuons à leur envoyer des administrateurs et des missionnaires ; ils nous paient en danseurs et en orchestres. C'est l'harmonie, dans l'égalité des deux parties.

Étant donné le genre de leur marchandise, leur ambassadeur, et ce fut très intelligent de leur part, est une ambassadrice, S. E. Joséphine Baker³, qui a fixé sa principale résidence aux Folies-Bergère de Paris.

³ Josephine Baker (le prénom d'état civil s'écrit sans accent sur le « e » ; après son installation définitive en France, ce prénom sera francisé en Joséphine), née Freda Josephine McDonald le 3 juin 1906 à Saint Louis (Missouri) de Carrie McDonald et d'un père inconnu, probablement blanc. Elle est élevée de façon chaotique, conjointement et à tour de rôle par sa grand-mère Elvira (née esclave), sa tante Caroline et occasionnellement sa mère Carrie, fille adoptive d'Elvira. Son enfance est misérable. Dans les taudis de Saint Louis, elle connaît l'extrême pauvreté et la condition des Noirs de cette époque et de cette classe. Elle prend apparemment contact avec le monde du spectacle par des voisins, les Jones. Le père de famille joue du saxophone, sa compagne, Dyer Jones, ainsi que la fille de celle-ci, Dolly, de la trompette, le frère Bill complétant l'orchestre. Elle fait ainsi ses premiers pas à Saint Louis dans un mélodrame intitulé *Twenty Minutes in Hell* où elle tient le rôle d'un ange. Elle part ensuite en tournée dans le célèbre circuit du spectacle noir, le Theater Owners Booking Association (TOBA). Après Memphis et La Nouvelle-Orléans (où Josephine retrouve Dyer Jones qui a rejoint le spectacle), la troupe de Bob Russell s'installe pour cinq mois à Philadelphie en 1921, au théâtre Standard. Josephine y remporte un succès certain, surtout grâce à ses grimaces, strabismes provoqués et autres roulements des yeux. C'est lors de ce séjour à Philadelphie que Josephine rencontre William « Billy » Baker qu'elle épouse le 17 septembre en prenant définitivement son nom. À quelques blocs du Standard, au Dunbar, se joue *Shuffle Along*, la comédie musicale entièrement noire de Noble Sissle et Eubie Blake, dans laquelle elle parvient à se faire engager. Josephine quitte donc Philadelphie pour rejoindre New Haven, première étape de la tournée de la deuxième troupe au cours de laquelle elle va connaître le succès. À New York, après plus d'un an sur Broadway, les promoteurs de *Shuffle Along* décident de faire partir la troupe principale en tournée. Ils rappellent alors Josephine qui débute à Boston en août 1922. Elle reste plus d'un an dans la troupe, jusqu'en novembre 1923. Elle travaille ensuite avec le duo Buck and Bubbles. Noble Sissle et Eubie Blake préparent alors un autre spectacle, *In Bamville*, qui débute à Rochester le 10 mars 1924, moins de deux mois après la fin des représentations de *Shuffle Along*. Ils font de nouveau appel à Josephine. Rebaptisé *Chocolate Dandies*, le show, plus ambitieux et coûteux que le précédent, ouvre à New York le 1^{er} septembre 1924, au Colonial Theater. Le succès n'est pas à la hauteur des attentes, nombre de critiques estiment que le spectacle est trop léché ou, en un mot, trop blanc. Josephine demande alors qu'on lui permette d'ajouter un numéro *blackface*, ce qu'on lui accorde. Après soixante semaines et des séjours à Philadelphie, Saint Louis, au Canada, à Pittsburgh et Brooklyn, les représentations s'interrompent en mai 1925. Josephine s'installe alors à Harlem et se voit engagée – par l'entremise de Will Marion Cook – au Plantation Club, un club situé à *downtown*, que les producteurs Lew Leslie et Sam Salvin avaient ouvert dans le Winter Garden Theater où Ethel Waters avait pris la succession de Florence Mills. Caroline Dudley Reagan, épouse d'un attaché commercial à l'ambassade étatsunienne de Paris, souhaite monter à Paris une

Avez-vous vu Joséphine Baker ? C'est, on peut le dire, la danse personnifiée. Ses audiences sont des contorsions, des glissements, des aplatissements, de grands écarts, des déhanchements et des trémoussements du ventre.

Elle lève la jambe mieux encore qu'une blanche, et plus de fois à la minute. Aussi tout un peuple d'admirateurs enthousiastes se presse-t-il chaque soir à ses réceptions. Surtout que pas n'est besoin d'interprètes pour l'approcher. Ayant compris une fois pour toutes les aspirations et les désirs de son public, elle y répond, riant de toutes ses dents blanches, par des gestes, des gestes on ne peut plus explicites. Un vrai type d'ambassadrice : « the right woman at the right place ».

Cependant que son armée, elle, a pris possession de tous les bars du vieux monde, de tous les dancings, de tous les music-halls, où elle s'occupe avec brio à faire triompher l'art d'Afrique.

Au rancart, la valse, le menuet, le quadrille, la polka, ces glissements mesurés et ridicules où se complurent nos naïfs aïeux ; ce qu'il faut, sans voiles et sans conventions, c'est le rythme même de la vie telle qu'elle est, langoureuse ou trépidante ; la reptation sournoise du serpent en chasse, les sauts du singe, les ruades du buffle affolé, l'appel haletant de la femelle au mâle et du mâle à la femelle. Au rancart les instruments malhabiles d'un Liszt, d'un Beethoven ou d'un Mozart ; ce qu'il nous faut, à nous, c'est de quoi faire de la vraie musique, de la musique directe, inspirée par ces bruits réels au lieu de simagrées. Même le tambourin est trop peu nature ; en avant les casseroles, les trompes

revue afro-américaine. Elle contacte de nombreux producteurs français mais la plupart se montrent sceptiques. Le peintre Fernand Léger, qui vient de participer à l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes, lui conseille de rencontrer André Daven, administrateur du Théâtre des Champs-Élysées. Celui-ci, inauguré en 1912, est déficitaire et vient d'être revendu à Rolf de Maré, amateur d'art d'origine suédoise, qui cherche à élargir la programmation. Séduit par l'idée, il accepte de financer un séjour de Caroline Reagan à New York en vue de recruter une troupe noire. Arrivée sur place, Will Marion Cook l'aide à trouver les artistes qu'elle cherche. La vedette pressentie a sans doute été Florence Mills dont la notoriété est alors au plus haut, mais le montant du cachet demandé a pu se révéler dissuasif. Caroline Dudley et Will Marion Cook tournent alors leurs regards vers Ethel Waters. Ils vont l'écouter au Plantation Club, mais c'est sa remplaçante, Josephine Baker, qu'ils entendent ce soir-là, où il semble que leur décision ait été prise de l'engager, sinon de la propulser vedette du spectacle à venir. Josephine Baker débarque donc à Paris dans la troupe qui sera celle de *La Revue nègre*. Elle va rencontrer un succès foudroyant qui l'incite à rester en France. Ce succès de meneuse de revue ne se démentira jamais, jusqu'à son décès en 1975. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle se livre à des actions de renseignement pour la Résistance française et les Alliés. Après la guerre, elle se distinguera notamment par l'adoption d'une douzaine d'enfants d'origines très variées, qu'elle baptisera se « tribu arc-en-ciel ». Ses cendres ont été transférées au Panthéon le 30 novembre 2021.

d'auto, la vaisselle brisée, les sifflets des trains et des pétards pour marquer la mesure ! Ça au moins, ça vit, ça chante, ça hurle, ça a de l'âme, du cœur et des reins ! C'est l'art pur, l'art d'Afrique.

Quelle revanche, hein ? Et quelle leçon pour ces pauvres vaniteux de civilisations que nous étions !

À vrai dire, eux-mêmes, nos nouveaux maîtres sont épatés de notre entrain, de notre intelligence et de nos aptitudes. Non contents de les imiter, nous les avons dépassés, en un rien de temps. Leurs danses avaient gardé, chez eux, quelque chose de grave et de sacré. Avec nous, elles sont immédiatement devenues canailles, et ils se tordent d'aise.

C'est aussi que nous avons des ressources qu'ils n'ont pas. Leurs femmes, simples, en étaient au nu ; les nôtres ont le déshabillé, qui marque, en matière de culture, des siècles d'avance. Ou alors les négresses, très généreuses du haut de leur corps, voilent plutôt le bas, alors que chez nous on observait la tendance contraire. Mais tout s'arrangera ; nous sommes très intelligents et pleins de bonne volonté. Nos précepteurs nègres se déclarent fiers de nous.

C'est la grande bamboula. Et tous ces noirs qui regardent en battant la mesure de leurs mains n'en peuvent plus de plaisir ; ils rient de tous leurs yeux blancs, de toutes leurs dents blanches, et lancent un cri rauque d'encouragement, un cri de fauve, quand la ronde menace de faiblir. Parce qu'il ne faut pas qu'elle faiblisse, maintenant qu'ils sont venus pour ça ! Il faut qu'elle tienne jusqu'au bout, jusqu'à épuisement ! Ils battent la mesure, tressaillant de fierté, de joie ironique et d'espoirs soigneusement inavoués.

C'est la grande bamboula... Et c'est Joséphine Baker et tous les autres, la grande revanche. Au fait, si nous nous rappelons telle page d'histoire coloniale, et ceci, et cela, et rien que la *Case de l'oncle Tom*⁴, nous sommes bien obligés d'honnêtement avouer qu'ils ne l'ont pas volée, les nègres, cette revanche. Mais il n'y a pas à dire ; ils la prennent bien !

⁴ *Uncle Tom's Cabin ; or, Life Among the Lowly* (*La Case de l'oncle Tom* dans sa traduction française) est un roman de Harriet Beecher-Stowe publié en 1851 qui a largement contribué à la cause abolitionniste. Il lui a plus tard été reproché d'avoir également diffusé des stéréotypes sur les Afro-Américains (Beecher Stowe 1851).

Bibliographie

Beecher Stowe, Harriet (1851), *Uncle's Tom Cabin ; or, Life Among the Lowly*, Boston (MA),
John P. Jewett and Company.